

fection de tous les gens du village.

Pendant plusieurs heures, il demeura entre la vie et la mort, et quand enfin sa force et sa jeunesse eurent triomphé, il s'écula encore bien du temps, avant qu'il pût raconter comment on avait voulu l'assassiner, et comment leur amie à tous, Emma Keradec, était retenue enfermée dans la tour du phare, qu'il leur désigna.

Sans hésitation, le vieux Mathieu tourna la tête de sa barque dans la direction de la côte anglaise, et après avoir longtemps lutté contre le vent, les pêcheurs, le lendemain du jour où ils avaient sauvé Georges France, arrivèrent en vue de la fameuse tour.

Connaisant le nombre et le peu de scrupule des misérables que, grâce à son or, Mortagne avait rassemblés autour de lui, Georges avait décidé qu'on attendrait la nuit pour tenter de sauver Emma.

Ils se cachèrent en conséquence derrière la bande de rochers, et ne bougèrent que lorsque l'obscurité fut complète.

Alors un canot se dirigea doucement vers le rivage, et s'arrêta droite sous la fenêtre de Emma, dont la lumière lui servit de guide.

Georges, malgré sa faiblesse, non seulement dirigeait l'expédition, mais il était résolu à tout hasard, à escalader encore une fois la chambre de celle qu'il aimait, et à la sauver ou à périr.

Le canot se tenait immobile, Georges et le vieux Mathieu s'entretenaient à voix basse, en cherchant à pénétrer du regard à travers l'obscurité, quand, tout à coup, un cri déchirant retentit au dessus de leurs têtes, et, avant qu'ils fussent revenus de leur surprise un objet blanc traversa l'espace et plongea dans l'eau, à une distance de deux coups de rame de l'endroit où ils étaient.

C'était Emma Keradec.

La suite, le lecteur la connaît.

Nous allons maintenant reprendre le fil de notre histoire.

Après avoir vu Emma en sûreté dans la demeure de celle qui l'avait adoptée pour son enfant, et après lui avoir dit adieu, en promettant de revenir bientôt, Georges France se disposa à retourner à Saint-Servan.

Il n'avait pas encore quitté le manoir, et était debout au bas du grand escalier de chêne, attendant qu'on lui remit son par-dessus, dont il s'était débarrassé en entrant, quand une porte, une de celles qui donnaient dans les cuisines, s'ouvrit, et une femme apparut.

Elle s'arrêta un moment en voyant un étranger, salua, et allait traverser le vestibule, quand en passant près de Georges, elle leva les yeux sur lui. Elle tressaillit, reprit avec difficulté un cri prêt à lui échapper, et s'arrêta brusquement avec un air si effrayé que Georges ne pût s'empêcher de remarquer son émotion.

C'était une femme déjà avancée en âge, et sa position était évidemment celle d'une domestique supérieure.

Son visage était remarquable par sa blancheur, par sa teinte pâle et décolorée, qui s'étendait jusque sur ses lèvres; ses cheveux étaient également argentés.

Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire chez elle, c'était des yeux d'une grandeur effrayante, et dont les pupilles, alors même que sa figure était en repos, étaient étrangement dilatés. Ils avaient une telle intensité de grandeur que ceux qui la voyaient pour la première fois se détournaient instinctivement pour chercher la cause de l'horreur qu'elle semblait éprouver.

Tel fut du moins le premier effet que cette femme produisit sur Georges France.

Il tressaillit et tourna la tête; mais surmontant aussitôt une émotion dont il se sentait presque honteux, il sourit avec bonté, et lui adressa la parole :

— Je vous ai effrayée, dit-il; mais j'espère que vous ne trouverez en moi rien d'assez alarmant pour que cette première impression ne se dissipe pas vite?

Georges avait fait un pas ou deux vers elle, mais elle recula, les yeux toujours fixés sur son visage.

— La même voix! murmura-t-elle, en paraissant se parler à elle-même. Le même sourire! Mais la figure est plus jeune, beaucoup plus jeune, et point encore altérée par le chagrin et les soucis.

— Ma bonne femme! dit Georges.

— Oui, reprit-elle, la voix est la même, mais les yeux sont plus brillants, et les cheveux sont plus bruns!

Et mué par une impulsion soudaine, elle lui demanda, mais d'un accent que quelque crainte mystérieuse faisait trembler, elle lui demanda son nom,

Georges le lui dit.

Alors elle respira longuement, et secoua la tête. Quand elle parla de nouveau, elle était plus calme et sa voix était plus ferme.

— Pardonnez-moi, Monsieur, dit-elle; mais en vous apercevant j'ai cru voir le portrait de quelqu'un qui, lorsqu'il vivait, était très-bon pour moi, mais dont j'ai payé la bonté par un malheur. Elle s'arrêta brusquement, et levant sa main maigre et blanche elle la pressa contre son front.

— Vous êtes malade, ma pauvre femme, dit Georges avec bonté.

À ce moment, le domestique arriva apportant à Georges France son pardessus et sa canne.

— Malade, non, répliqua la femme, avec un sourire triste; je révais, voilà tout. Je vous prie de m'excuser; je crois qu'il y a des fois que je n'ai pas bien la tête à moi.

Elle salua, traversa rapidement le vestibule, ouvrit une porte et disparut.

— Des fois! dit le domestique, qui avait entendu sa dernière remarque et observé l'air étouffé de Georges; voilà près de vingt ans qu'elle n'a plus la tête à elle; mais c'est une vieille domestique de la famille, monsieur, une très-vieille domestique.

— Pauvre femme! dit Georges.

Puis, tandis que le domestique l'aidait à mettre son patelot, il demanda plutôt pour dire quelque chose que par intérêt dans la question :

— Quel est son nom?

— Bernier, madame Bernier, répliqua le valet.

Et puis baissant la voix, il ajouta :

— C'est une bien triste histoire, monsieur, que celle à laquelle elle a été mêlée; mais il est défendu d'en parler ici.

— En ce cas, sois fidèle aux ordres qu'on t'a donnés, mon ami, et n'en parle pas.

En achevant ces mots, Georges mit une pièce d'argent dans la main du valet, et le cœur léger, parce qu'il aimait et se savait aimé, il sortit du manoir, et se dirigea par la route du Saint-Servan.

Bien différente était la situation d'esprit où se trouvait Henri Delagrave, le sombre propriétaire du château de Moidrey.

Il était assis dans son cabinet, réfléchissant au passé, au présent qui apparaissait menaçant, et à l'avenir plus effrayant encore lorsque la porte s'ouvrit avec violence, l'ancien homme d'affaires, Mouton dont tous les cheveux avaient blanchi, se présenta devant lui.

— L'avocat, vu sous son plus favorable aspect, n'avait jamais eu une figure engageante; mais aujourd'hui qu'elle était traversée de milliers de lignes qui lui donnaient un faux air de vieille pomme de reinette, c'était la face la plus laide, la plus rustée, la plus vicieuse qu'on pût rencontrer sur une paire d'épaules humaines.

Il entra, comme nous avons dit, sans se faire annoncer, et refermant la porte derrière lui, aussi violemment qu'il l'avait ouverte, il s'avança droit vers la table.

Delagrave, étouffé de cette façon de s'introduire chez lui, bondit sur ses pieds, et le regarda avec une expression de colère.

— N'ai-je donc pas de domestiques, pour que vous ne vous fassiez pas annoncer? s'écria-t-il. Vous ne vous gênez guère, monsieur Mouton.

— Des domestiques! oh, si, vous en avez, et en quantité! répliqua l'avocat, en ricanant, et en même temps fixant ses yeux gris sur Delagrave. J'en ai rencontré une demi-douzaine qui flânaient dans l'antichambre et dans les corridors. Vous menez un train princier à Moidrey: l'argent n'est pas une affaire pour les gens riches; non, non! on le jette à pleines mains; on le prodigue ici, là, et partout! voilà ce qui s'appelle être grand, être superbe, aristocrate, voilà ce qui...

— Monsieur Mouton! cria Delagrave, en frappant un coup de poing sur la table, je vous ordonne...

— Ne m'effrayez pas, ne cherchez pas à me faire peur! répliqua l'avocat avec une rage qui aurait été ridicule s'elle n'avait pas été si terrible dans sa vivacité. Ne cherchez pas à me faire peur! répéta-t-il; cela ne réussirait pas avec moi, vous le savez bien! je me demande ce que le vieil Isaac Delagrave, mon ancien ami, le prêteur sur gages, penserait de son fils devenu si grand seigneur, de sa belle-fille qui se donne des airs de reine,